

Rita El Khayat, une écrivaine de l'intime et du social

Anna Zoppellari

(Università degli Studi di Trieste, Italia)

Née à Rabat en 1944, Rita El Khayat est écrivaine, psychiatre et anthropologue.¹ Elle a étudié la médecine à Rabat et la psychiatrie à Casablanca. Partie pour Paris, elle y continue ses études de psychiatrie et se spécialise en Médecine du travail et Ergonomie de la médecine de l'espace. Au cours de son séjour à Paris, elle étudie l'arabe classique à l'Institut national des langues et civilisations orientales. C'est au cours de cette période que commence son activité littéraire : depuis lors, elle a écrit plus de trente livres parmi lesquels *Le Maghreb des Femmes* (2001), *La Liaison* (1995), *Le Désenfantement* (2002), *Correspondance ouverte* (avec Abdelkébir Khatibi) (2005). En tant que psychiatre, elle a été l'élève de Georges Devereux, l'un des fondateurs de l'ethnopsychiatrie. En 2008, Rita el Khayat a été proposée pour le Prix Nobel de la Paix et a reçu la nationalité italienne des mains de l'alors président Giorgio Napolitano ; elle a enseigné dans plusieurs universités italiennes, à Milan et à Chieti entre autres.

Sa formation scientifique éclectique influence ses intérêts culturels qui embrassent des perspectives différentes. Poète, romancière, essayiste, directrice de maisons d'édition, animatrice culturelle, El Khayat peut être considérée comme une voyageuse entre les civilisations et les cultures. D'un point de vue esthétique, dans son œuvre, nous avons affaire à une créolisation de langages qui s'associe à la tendance à considérer l'action créatrice comme le lieu d'une liberté totale et d'une vitalité qu'il est impossible de contenir et ou d'enfermer dans des limites. En répondant à Abdelkébir Khatibi sur ce sujet, l'écrivaine se compare à « une chèvre, animal impossible à tenir et qui s'égaille partout, y compris sur les arbres, les arganiers du Sud, impossible à contenir » (El Khayat, Khatibi 2004, 19). Cette nécessité de ne pas « avoir de limites, de contenant, de règles fixées, au moins dans le domaine de l'Écriture » (19) fait que l'œuvre de Rita El Khayat est caractérisée par une dynamique intellectuelle qui lui permet

¹ Nous remercions Rita El Khayat pour nous avoir donné la permission de publier "La main et le sein" dans l'original anglais, dans son autotraduction française et en traduction italienne.

de passer continûment du social au personnel. D'un point de vue thématique, cette liberté d'expression porte l'écrivaine à aborder des questions particulièrement aiguës telles que le suicide, la folie, la condition féminine et le travail féminin dans le monde arabe, la sexualité, la migration, en passant toujours du plan de l'individu à celui de la collectivité. Ce lien entre le social et le personnel est particulièrement perceptible dans *La Liaison* et dans *Le Désenfantement*.

La Liaison est un roman érotique, sentimental et d'amour écrit en Espagne en 1985 et publié à Paris et au Maroc une dizaine d'années plus tard. La volonté d'écrire un roman érotique (le premier qu'ait écrit une femme arabe) s'inscrit justement dans cette double voie à la fois intime et sociale : d'un côté, El Khayat envisage d'aller au-delà de sa pudeur habituelle pour expérimenter la possibilité d'une libération personnelle par l'écriture ; de l'autre, l'écrivaine entre de plein pied dans une question, l'écriture de l'intime, qui est particulièrement problématique dans le monde arabe et dans l'écriture féminine. Mettre en scène le moi, c'est une tentative de mettre en scène l'image d'un individu-femme en transformation, d'une société changeante, dans laquelle, ainsi que le signalait Déjeux (1994, 61) « l'analyse intime du soi est rare », mais où l'émergence du concept d'individualité devient de plus en plus importante. Il ne s'agit pas en fait de parler de son moi intime, mais de s'appuyer sur un sentiment de vide total, éprouvé à un certain moment de sa vie, pour s'insérer dans un parcours de découverte et d'observation introspective.

Le Désenfantement est en revanche un texte ouvertement autobiographique, que l'écrivaine compose à la suite de la perte de sa fille Aïni. Dans ce « jet d'écriture » (Ahnouch 2005, 105), la fonction thérapeutique se lie à la constatation que toute parole est inadéquate et ne peut exprimer réellement la douleur. C'est ainsi que la douleur, en tant que telle, devient le moteur de l'écriture. Mise en face d'une douleur totale et totalisante, l'écrivaine éprouve un sentiment d'impossibilité. La parole ne parvient pas à atteindre l'angoisse éprouvée. Mais cette douleur totalisante et la conscience d'une insuffisance du mot à dire le sentiment éprouvé sont comme revendiquées et constituent paradoxalement le mobile qui permet à l'écrivaine de renverser le stéréotype d'une inaptitude spécialement féminine. El Khayat renverse le sentiment de frustration et trouve dans la désolation, cette « douleur plus forte que celle de Lamartine et Hugo réunies » (Ahnouch 2005, 35), le seul barrage possible à la perte individuelle et le point de départ pour l'écriture.

Correspondance ouverte, volume qui rassemble la correspondance échangée avec Abdelkébir Khatibi, constitue un texte ultérieur et très important dans l'élaboration d'une poétique de la liberté. Ce texte devient bientôt un dialogue entre le féminin et le masculin, une possibilité de s'interroger sur le rapport entre les sexes, mais aussi d'établir une ligne de démarcation entre les écritures, entre des conditions différentes. Les

lettres sont donc un échange d'idées sur l'amour, la poésie, la philosophie, l'art, la politique, la vie, l'au-delà. Le fantasme de la mort de sa fille persiste et les lettres posent à nouveau le motif du pouvoir thérapeutique de la littérature : « 'Cher' ami... il faudra juste que l'on écoute de nouveaux poètes » (El Khayat, Khatibi 2004, 5) écrit El Khayat, comme pour exorciser le silence et la solitude, comme pour suggérer la possibilité de retrouver « une trace aussi tenue soit-elle, chemin de soie et de vers arabes, legs sublime par-delà les siècles en écoutant Imru'al-Qays évoquer les femmes » (5).

Le choix de la langue d'écriture s'insère lui-aussi à l'intérieur d'un parcours de définition de son image d'écrivaine. En s'engageant sur un chemin connu, El Khayat écrit en français, langue qu'elle considère comme maternelle ou, pour être plus précis, liée à la figure du père. C'est avec son père, mort très jeune, que la jeune Rita parlait en français, surtout pendant ses derniers jours. Le français est donc une langue aimée, qui s'inscrit sur le fil d'un lien profond, mais reste la langue de l'ancien colonisateur. Une langue dont la diffusion au Maroc suit un parcours complexe : langue imposée pendant le protectorat, mais dont l'utilisation s'est amplifiée avec l'indépendance et doit être analysée à l'intérieur d'une situation sociolinguistique complexe, où le français vit à côté de l'arabe classique, langue officielle, et d'autres langues ou dialectes (dialectes arabes et berbères), qui sont les langues que parlent couramment les habitants du pays. C'est dans ce contexte que le français continue à avoir un statut double, langue seconde et langue étrangère, et c'est dans ce contexte qu'El Khayat, née pendant le protectorat, mais devenue écrivaine quand le Maroc était un État indépendant depuis plus d'une vingtaine d'années, considère le français comme sa langue première. Le français est donc une langue aimée, mais c'est une langue qui porte en elle un poids de souffrance historique et personnelle, pour laquelle l'écrivaine ressent un lien fort, fait de prédilection mais aussi d'éloignement.

Pour toutes ces raisons, on comprendra le choix de proposer, dans cette revue, un texte écrit à l'origine en anglais et que l'écrivaine a traduit en français elle-même. Écrire dans une autre langue, différente du français, mais différente aussi de la langue officielle du pays, s'explique par une série de motivations profondes qui permettent à l'écrivaine de mettre une distance entre son être social et son être intime : la langue aimée est aussi à l'origine de souffrances personnelles et collectives. Mais ce choix est aussi une façon de se mettre en contact avec un milieu différent, pour se mettre à l'épreuve sous un autre vêtement. Cette pratique fait penser, d'ailleurs, au *Dreams of Trespass* de Fatema Mernissi, roman biographique publié en 1994 en anglais et traduit en français en 1996 avec le titre *Rêves de femmes*.

Le poème que nous publions, « La main et le sein », propose le thème du corps féminin comme mémoire d'un lien primordial. Des images vitales (la

main, le sein, la gazelle) se confrontent à des images de mort (le vide, la tombe, les vers). Le corps féminin est évoqué par quelques parties désagrégées ; il s'agit d'un corps maternel, d'une main d'où jaillit « un liquide blanc et candide », d'un « sein débordant de lait » et d'un corps-animal qui évoque l'image filiale de la gazelle buvant une goutte du lait. Le lait coule « comme une cascade au printemps ». À ces signes de vie et de plénitude s'opposent les traces d'une perte, d'un vide impossible à combler. La main ne parvient pas à contenir le lait et reste vide. L'œil regarde à partir d'une tombe et « boit au milieu des vers ». À la fraîcheur du sein s'oppose la pourriture des vermisseaux qui entourent l'œil. Par un effet de dédoublement, le corps voit et est regardé, il est mort et vivant à la fois, sans que cette opposition puisse trouver une synthèse, ni l'image d'une pacification intérieure.

Bibliographie

- Ahnouch, Fatima (2005). « La Parabole de la brisure dans *Le Désenfantement* de Rita El Khayat ». Gontard, Marc (éd.), *Le récit féminin au Maroc*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 101-08.
- Déjeux, Jean (1994). *La littérature féminine de langue française au Maghreb*. Paris : Khartala.
- El Khayat, Rita ; A. Khatibi, Abdelkébir (2004). *Correspondance ouverte*. Rabat : Marsam.